

NOUVEAUX MONDES

LES CARNETS DU TNM

BASHIR

LAZZHAR

52



D' **EVELYNE DE LA CHENELIÈRE** MISE EN SCÈNE **MARIE BRASSARD**
AVEC **Mani Soleymanlou**

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **Claudie Gagnon**

DÉCOR **Antonin Sorel**

COSTUMES **Marie-Audrey Jacques**

ÉCLAIRAGES **Paul Chambers**

MUSIQUE ORIGINALE ET CONCEPTION SONORE **Alexander MacSween**

PRODUCTION **Théâtre du Nouveau Monde**

EN COPRODUCTION AVEC LE **Théâtre français du CNA**
ET **Infrarouge**

DU **19 janvier**

AU **13 février 2027**

AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA DU 25 AU 26 FÉVRIER
ET EN TOURNÉE DU 17 MARS AU 9 AVRIL 2027 DANS
LE CADRE DES SORTIES DU TNM

RÉSUMÉ

La classe de sixième année, traumatisée par un drame récent, accueille tant bien que mal son nouveau titulaire, Bashir Lazhar. Il charme et il confronte, cet enseignant originaire de l'étranger qui se retrouve perdu dans les dédales administratifs de son nouveau milieu. Très progressiste sur certains sujets, il semble plutôt vieux jeu sur d'autres : qui insiste encore sur une maîtrise aussi maniaque de la langue, franchement ? Maladroit, il ne comprend clairement pas les codes du système et de sa culture d'accueil. Ce décalage lui permettrait-il de jeter un regard neuf sur certaines habitudes jamais remises en question, sur certains angles morts ? Lorsqu'il se retrouve seul, soustrait au regard des enfants, le voilà qui rumine ses souvenirs, la violence qu'il a fuie, les personnes qu'il a laissées derrière, les entorses à la vérité qui lui permettent de rêver à une nouvelle vie. Est-ce au Québec que cet homme blessé trouvera son salut ? Il cherche à coup sûr quelqu'un qui l'écouterait, et ce droit à une parole libre et vibrante est sans doute le principal legs qu'il espère laisser à ses élèves, une fois éteintes les lumières de la classe.

Pourquoi la pièce *Bashir Lazhar*, dont la création originale remonte à 2007, est-elle devenue en si peu de temps un classique de la dramaturgie québécoise, plusieurs fois montée à la scène et adapté au grand écran par le cinéaste Philippe Falardeau ? D'abord, sans doute grâce à l'exceptionnelle intuition qu'a eue l'autrice Evelynne de la Chenelière de situer son personnage au carrefour de deux thèmes qui demeurent d'une brûlante actualité : l'éducation et l'immigration. De plus, sous la forme en apparence épurée du monologue, l'écrivaine déploie sa quête incessante de l'exploration des méandres de la pensée et du langage. Pour se faire, elle multiplie les canaux de paroles empruntés par Bashir : adresses aux élèves, dialogues à un seul protagoniste, souvenirs resassés, rêveries éveillées... D'où l'idée de confier ce texte à Marie Brassard, metteuse en scène qui travaille à faire entendre les multiples voix qui s'agitent en nous. Se glisse dans la peau de Bashir Lazhar Mani Soleymanlou, l'acteur-auteur qui a mis lui aussi au cœur de son œuvre le tressage des identités, la rencontre de l'Autre et le délicat processus de la transmission des valeurs.

BASHIR LAZHAR

GEOFFREY GAQUÈRE
S'ENTRETIENT AVEC

EVELYNE
DE LA CHENELIÈRE
AUTRICE

MARIE BRASSARD
METTEUSE EN SCÈNE

56



GEOFFREY GAQUÈRE

Que raconte *Bashir Lazhar*, et dans quelles circonstances la pièce a-t-elle été écrite ?

EVELYNE
DE LA CHENELIÈRE

C'est le parcours d'un homme qui a fui son pays, en proie à la guerre civile, pour se retrouver au Québec. On le suit dans les moments où il est en attente de son statut de réfugié politique. Pendant ce temps-là, dans des circonstances exceptionnelles, il se retrouve à remplacer une enseignante dans une école primaire. On découvre au fur et à mesure d'où il vient, les raisons de sa présence ici, de quelles manières il entre en contact avec les autres, aussi bien les enfants que les adultes. ♦ J'ai écrit cette pièce en 2000. Je souhaitais éprouver l'écriture par un geste qui m'éloignerait de ma propre expérience en empruntant le regard d'un homme dont je ne partagerai jamais le vécu, un homme se heurtant constamment à des regards qui ne sont pas le sien. D'un autre côté, j'avais vraiment envie d'interroger les notions de la violence, du courage, de l'exil. Ce texte est né avant les attentats du 11 septembre 2001, qui ont à la fois révélé et crispé toutes sortes de biais qu'on peut avoir par rapport au monde arabe. Cette tragédie est venue accentuer les grandes difficultés que nous avons à réellement créer une société d'accueil qui n'est pas surplombante par rapport aux individus qui traversent les frontières.

MARIE BRASSARD

Bashir vit dans un perpétuel décalage entre sa perception de la réalité et celle des gens qui l'entourent. Il est très entier dans sa façon d'arriver, de se présenter au monde, de vouloir s'intégrer à une société. Malgré sa bonne foi, cette différence de perception donne naissance à des malentendus qui peuvent être très bénins, mais qui finissent par nourrir une incompréhension mutuelle. J'ai l'impression que les personnes migrantes ne vont pas se complaire dans leur malaise ou dans leur souffrance parce qu'elles sont constamment dans un état d'urgence et de vigilance que nous, de notre côté, ne pouvons pas réellement percevoir. Ce sont des gens qui arrivent dans notre réalité, confortable pour nous, mais pas nécessairement pour eux. Bashir est aux prises avec un vécu qui est à la fois très profond, douloureux et difficilement imaginable pour toutes les personnes qui l'entourent.

G.G. Bashir Lazhar met donc notamment en scène un enseignant dans l'exercice de ses fonctions. Quand vous étiez enfants, quel type d'écoulières étiez-vous ?

E.D.L.C. J'ai le souvenir d'une relation avec l'école qui était très tendue, paradoxale. J'étais enthousiaste, mes attentes envers mes professeurs étaient immenses : j'exigeais d'eux qu'ils rendent le monde cohérent à mes yeux, rien de moins ! En même temps, et évidemment sans pouvoir le nommer à l'époque, je crois que j'étais déjà consciente qu'il s'agissait aussi d'un lieu propice aux jeux de pouvoir, aux violences sourdes, aux compromis qu'il faut faire pour être un individu au sein d'une communauté et pour exister dans le regard des autres. C'était beaucoup en même temps : j'étais très épuisée quand je revenais de l'école...

M.B. J'avais aussi ce désir très fort d'aller à l'école, d'y apprendre des choses. J'étais consciente de mon ignorance et animée d'un grand souci de bien faire les choses. En même temps, j'étais fascinée par les élèves un peu dissidents, un peu « rockeurs », je les observais beaucoup. Peut-être parce que j'étais moi-même d'une timidité presque malade. J'ai le souvenir très nette d'une anecdote – que j'ai d'ailleurs insérée dans le spectacle *Le polygraphe* [Théâtre Repère, 1988] – où je participais à une saynète pour l'anniversaire du curé, une petite présentation sur la chanson *D'où viens-tu, bergère ?*... et j'avais tellement aimé ça ! Dans la vie, je prenais si peu de place, et là j'ai découvert que quand on me proposait un espace, qu'on m'accordait cette permission, il n'y avait aucune limite à ce que je pouvais faire.

G.G. L'école comme lieu de développement, comme lieu de tensions : ces deux dimensions sont importantes pour vous, par rapport à la pièce ?

E.D.L.C. L'éducation n'est pas seulement la transmission de savoirs ou de connaissances, c'est aussi communiquer une façon de voir le monde et incarner une manière de vivre ensemble. Selon son vécu, l'enfant d'âge primaire accordera une totale confiance ou, au contraire, fera preuve de méfiance à l'égard de l'adulte qui lui enseigne. L'école est un milieu où on éprouve le monde : on le ressent très fort, et on teste notre pouvoir d'action sur lui. Pour l'enseignant, ça vient avec une responsabilité énorme, et une solitude fondamentale aussi. Je n'écris jamais du théâtre sans interroger le théâtre : en mettant en scène un milieu collectif à travers un solo, ça me permettait de fondre ensemble l'acteur, l'enseignant et l'étranger, trois figures qui sont constamment scrutées, jaugées.

M.B. Même si on n'entend pas les enfants dans le texte, nous ressentons bien que cette fragilité dans la relation avec leur professeur tient aussi au fait qu'eux-mêmes avancent à tâtons. Les élèves se trouvent parachutés dans le monde où ils doivent s'affirmer, prendre des initiatives, se tenir debout. Un peu comme Bashir qui intègre une nouvelle société, ils ne connaissent pas grand-chose et vont tenter d'attraper ici et là des informations, en essayant de se faire une idée sur comment poursuivre leur vie, quel chemin emprunter. Quand j'avais huit ans, une enseignante que j'aimais m'avait appelée à son bureau pour me parler d'un poème que j'avais écrit et qui lui avait plu. Elle m'a regardée dans les yeux, elle m'a parlé comme à une adulte, avec beaucoup de profondeur : ça a donné un sens à mon désir d'être une artiste et de créer.

EXTRAIT DE LA PIÈCE

**Vous les enfants vivants vous devez
égayer les cours de récréations.
Dans le monde entier c'est ce qu'on
vous demande.**

G.G. Marie, vous vous êtes souvent mise en scène en solo. Comment abordez-vous le présent travail sur *Bashir Lazhar* ?

M.B. Il y a dans ce texte plusieurs interstices qui sont très intéressants pour la mise en scène. Beaucoup de choses sont dites dans ce monologue, mais beaucoup d'autres aussi restent au niveau de l'insinuation, effleurées sans être nommées. Bashir fait parfois des répétitions, comme au théâtre : il répète des conversations qu'il va avoir, il se prépare, il essaie de se composer un personnage qui ne sera pas terrifiant pour les autres parce qu'il veut être accepté, il veut être bienvenu. À d'autres moments, on dirait qu'il rêve, ou qu'il rejoue des scènes qui l'ont marqué, il imagine des discussions qu'il aurait aimé avoir. J'aime croire que ce flux de pensées, son monde intérieur, c'est ce qui l'habite lorsqu'il rentre chez lui seul le soir durant la marche qui le ramène de l'école à sa maison. ♦ Le caractère fondamentalement collectif du théâtre ne disparaît pas dans un solo, au contraire : c'est une forme qui met l'accent sur les interactions avec le public, c'est un dialogue avec la pensée du spectateur. Quand les gens viennent voir mes solos, ça ne me dérange pas qu'ils aient des moments d'absence, qu'ils entrent en eux-mêmes. Ça veut dire qu'on a réussi à créer une sorte de petit serpent qui va faire son chemin dans leurs cerveaux. Parfois on va s'asseoir à la terrasse d'un café, on regarde les gens, on les observe, on se projette. Le solo, c'est un peu ça : donner un être humain en spectacle, sans complaisance, et le spectateur peut prendre la mesure de ce que le personnage a de différent de lui, mais aussi reconnaître ce qui est semblable, ce qui les lie.

E.D.L.C. Je me réjouis vraiment que ce soit Marie qui s'empare de ce texte, parce que je sais que, quand elle va percevoir une brèche, elle va y pénétrer et en explorer tous les possibles. Nous avons d'abord travaillé ensemble sur *La fureur de ce que je pense*, d'après les écrits de Nelly Arcan, puis elle a mis en scène mon texte *La vie utile*, deux spectacles présentés à Espace Go. Je sais à quel point elle aime explorer au-delà de ce qu'on soupçonne. J'ajouterais aussi que nous sommes chanceuses de pouvoir compter sur un acteur virtuose comme Mani Soleymanlou parce que, comme dit Marie, on doit pouvoir passer d'un jeu très direct à des états plus flottants, plus ambigus. À chaque moment, on peut se demander si Bashir s'adresse vraiment comme ça à la classe ou à autrui, ou s'il est en train de fantasmer, de se projeter, de ressasser une conversation en fonction de ce qu'il aurait voulu dire.



G.G. Nous fêtons cette année le 75^e anniversaire du TNM. Y a-t-il un spectacle auquel vous avez assisté ici qui vous a particulièrement marqué, et pourquoi ?

E.D.L.C. Il y en a plusieurs, évidemment, mais j'ai été vraiment profondément réjouie par le *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck monté par Christian Lapointe, en 2016. Le metteur en scène en avait fait une proposition de théâtre total, qui remettait notre art en question, en crise, au sens le plus joyeux du terme. C'était peu commun comme rencontre, ça m'avait beaucoup excitée.

M.B. L'un de mes plus anciens souvenirs au TNM date de mon emménagement à Montréal, autour de 1989, et c'est un drôle de hasard : c'était *La vie de Galilée* de Brecht, que Robert Lepage avait mis en scène. Plus récemment, Robert a aussi présenté ici *Courville*, un spectacle qui parle de l'adolescence et dont on a peut-être moins entendu parler que plusieurs autres de ses œuvres, mais dont je suis sortie très émue. D'abord parce je le reconnaissais lui, mon grand complice de jeunesse. Je retrouvais aussi une simplicité dans son langage théâtral qui me ramenait à nos années au Conservatoire de Québec, à un théâtre où on disait beaucoup, avec peu de moyens, mais beaucoup d'inventivité. Dans *Courville*, ce choix d'une marionnette pour représenter un adolescent, pour rendre compte notamment de cet inconfort physique de vivre dans un corps qui grandit très vite, c'était brillant et si touchant.



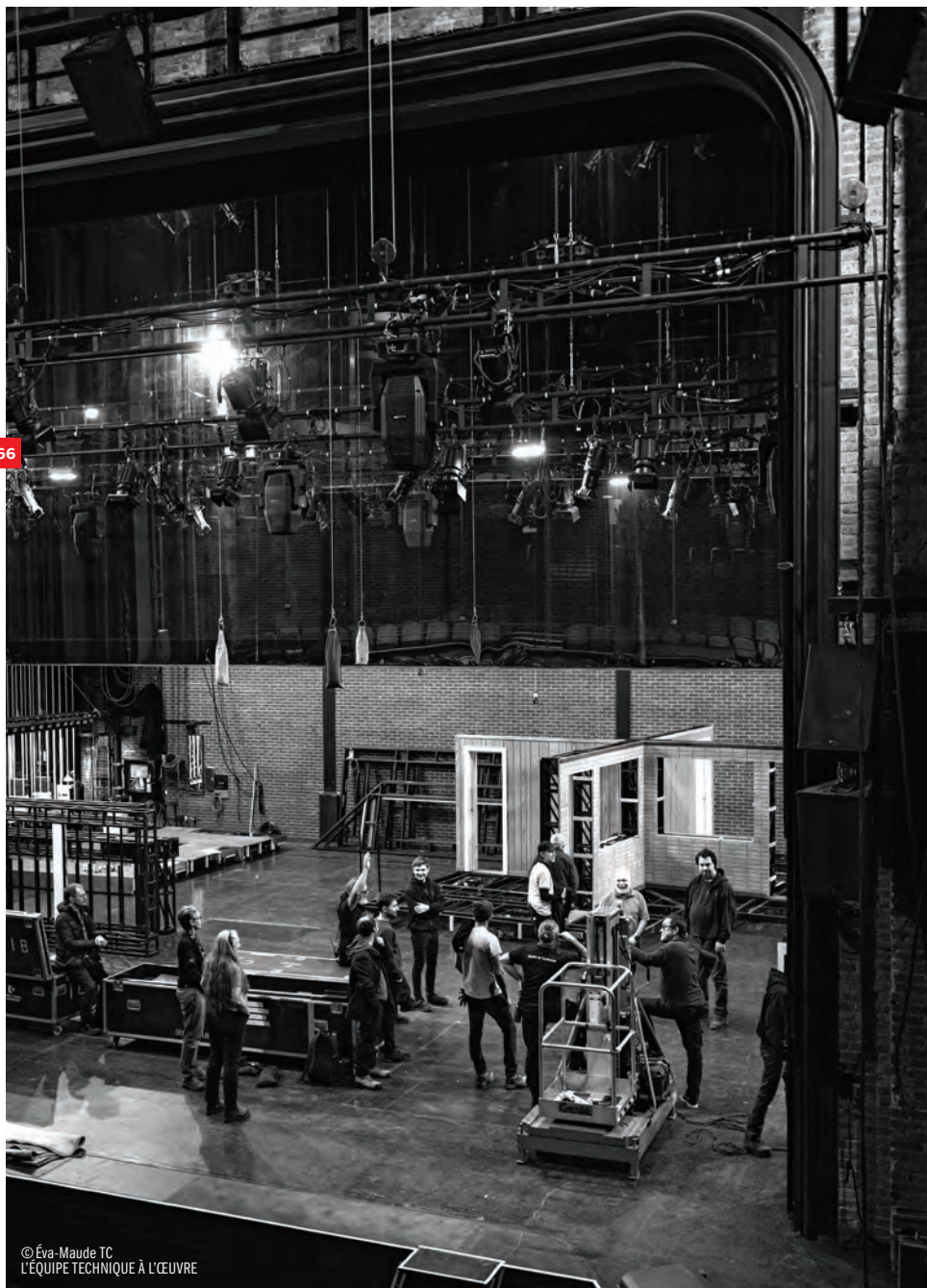


Annie Dubeau est professeure et doyenne de la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Montréal. Passionnée par la réussite des élèves, elle s'intéresse aux leviers qui nourrissent leur motivation et leur persévérance, particulièrement en formation professionnelle. S'appuyant sur une solide expérience, elle collabore étroitement avec les milieux éducatifs pour concevoir des projets et des approches concrètes, ancrées dans la réalité des apprenantes et apprenants. Elle éclaire ici de son savoir la thématique présente dans la pièce d'Evelyne de la Chenelière.

ÉLARGIR LES POSSIBLES Dans *Bashir Lazhar*, l'école est bien plus qu'un lieu de transmission des savoirs : c'est un espace pour promouvoir l'égalité des chances, la dignité humaine et même la possibilité d'apprendre à vivre ensemble. À travers le regard de Bashir, enseignant remplaçant, étranger du système éducatif comme de la société québécoise et de la génération des enfants de sa classe qu'il tente de comprendre, la pièce illustre cette idée que l'éducation est un processus continu de développement des capacités humaines, intellectuelles, sociales et citoyennes.

La salle de classe devient un microcosme du monde : on y apprend la langue, bien sûr, mais aussi l'injustice, la violence, la perte et le courage. Bashir insiste sur la maîtrise des mots, convaincu qu'ils sont essentiels pour penser, pour survivre, pour se tenir debout. Former des élèves capables de comprendre le sens des textes, d'aller au-delà de la réaction immédiate, c'est leur offrir des outils pour dépasser leur condition et élargir leurs possibles, bien au-delà des limites implicites que leur environnement pourrait leur imposer. Dans un monde marqué par des transformations rapides, qu'elles soient technologiques, économiques ou culturelles, faire de l'éducation la grande priorité collective n'est pas un choix idéologique, mais un processus inhérent et nécessaire à l'existence humaine.

La pièce rappelle également l'importance de pouvoir compter sur un système d'éducation robuste, un système capable d'accueillir, un système qui fait le pont entre l'école et la vie. Ce principe repose sur le maintien et le renforcement d'un système public d'éducation, accessible de la maternelle à l'université. En offrant des conditions d'apprentissage équitables indépendamment du milieu d'origine, un tel système agit comme un puissant mécanisme de réduction des inégalités sociales. Il favorise également la cohésion en créant des espaces communs où se construit une culture partagée. Fragiliser ce système accentue les clivages et compromet la mobilité sociale. Au-delà de



l'accès, la qualité et la nature de la formation offerte sont déterminantes. Le souci de la polyvalence et de la culture générale doit demeurer au cœur des *curricula*. Former des individus capables de s'adapter, de penser de manière critique et de comprendre la complexité du monde exige bien plus qu'une spécialisation précoce. Une solide culture générale permet de développer des repères, de nourrir le jugement et de favoriser l'innovation. Elle constitue aussi un rempart contre la désinformation et les replis identitaires, en renforçant la capacité des citoyennes et des citoyens à dialoguer et à participer de manière éclairée à la vie démocratique.

Enfin, *Bashir Lazhar* met en lumière le rôle fondamental de l'enseignante et de l'enseignant comme passeur : passeur de savoirs, mais aussi de sens, d'attention et de mémoire. En ce sens, l'éducation apparaît, comme le suggère la pièce, non pas comme une simple obligation sociale, mais comme une responsabilité collective essentielle à l'existence même d'une société juste et humaine. Faire de l'éducation la grande priorité de nos sociétés revient à investir dans un projet collectif à long terme : celui d'une société plus équitable, plus compétente et plus résiliente. Cela suppose de protéger ses piliers – l'accessibilité, un système public fort, la culture générale et l'apprentissage continu – tout en les adaptant aux défis contemporains. L'éducation n'est pas une dépense; elle est le fondement même du développement durable et de la justice sociale.

POINTS DE VUE - LES ENTRETIENS DU TNM
POUR POURSUIVRE LA RÉFLEXION SUR LES ENJEUX D'ÉDUCATION, NOUS
VOUS DONNONS RENDEZ-VOUS AU TNM LE 26 JANVIER 2027 LORS D'UNE
CAUSERIE EN COMPAGNIE DE GEOFFREY GAQUÈRE ET ANNIE DUBEAU.

EXTRAIT DE LA PIÈCE

Les enfants qui vont à l'école sont orphelins pour la journée. Orphelins quelques heures par jour, ça fait beaucoup d'heures d'orphelinat dans une année, alors il faut très bien savoir remplacer. D'ailleurs, il paraît que personne n'est irremplaçable.

BERTOLT BRECHT

On en est vraiment
qu'au commencement



75 ANS
À RACONTER
LE MONDE

THÉÂTRE^{du}NOUVEAU MONDE